Anne Gersten, De la grande déesse à la vierge en majesté. Histoire d'un mythe par l'image

Bruxelles, Académie royale de Belgique, coll. « Classe des Arts », 2011, 168 p.

Jean-Bruno Renard

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/24549>

DOI : 10.4000/assr.24549

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 30 décembre 2012

Pagination : 193

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Jean-Bruno Renard, « Anne Gersten, De la grande déesse à la vierge en majesté. Histoire d'un mythe par l'image », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 160 | octobre-décembre 2012, mis en ligne le 13 mars 2013, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/assr/24549> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.24549>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© Archives de sciences sociales des religions

Anne Gersten, De la grande déesse à la vierge en majesté. Histoire d'un mythe par l'image

Bruxelles, Académie royale de Belgique, coll. « Classe des Arts », 2011, 168 p.

Jean-Bruno Renard

RÉFÉRENCE

Anne Gersten, De la grande déesse à la vierge en majesté. Histoire d'un mythe par l'image, Bruxelles, Académie royale de Belgique, coll. « Classe des Arts », 2011, 168 p.

- 1 Ce petit ouvrage, richement illustré, comprend deux parties : une évocation des sculptures de la Grande Déesse en Occident et dans le Proche-Orient, de la préhistoire à l'Antiquité (p. 1-80), puis une étude des représentations de la Vierge en majesté, des débuts du christianisme au XIV^e siècle (p. 81-168). Correspondant à un changement brusque de focale, ces deux parties sont de nature scientifique assez différente. À un panorama couvrant plusieurs millénaires, fondé sur l'hypothèse d'un culte d'une déesse-mère et mêlant des représentations diverses, succède une monographie resserrée sur une dizaine de siècles et un motif iconographique précis, une représentation hiératique de Marie assise, tenant l'Enfant-Jésus sur ses genoux, à laquelle on donne le nom de Vierge en majesté.

Anne Gersten

De la grande déesse à la vierge en majesté

Histoire
d'un mythe
par l'image Classe des Arts
Académie
royale
de Belgique

- 2 La première partie brasse large. Reprenant l'idée, émise notamment par Jean Przyluski (*La Grande Déesse*, 1950), de l'existence d'un culte ancien d'une Déesse-Mère, l'auteur évoque les Vénus paléolithiques, les idoles féminines des cultures néolithiques, les déesses de l'Antiquité. Même si les références sont érudites et les synthèses claires, ces pages sont nécessairement simplificatrices, principalement quand sont soulevées des questions aussi ardues et controversées que la signification des mégalithes, l'existence d'une « civilisation indo-européenne », le remplacement de la Déesse-Mère par un Dieu-Père ou la continuité mythologique entre la Grande Déesse et la Vierge Marie. On passera donc sur ces sujets, qui mériteraient chacun une thèse volumineuse, pour ne retenir de cette première partie que les éléments qui annoncent et éclairent le motif iconographique traité en seconde partie : la Vierge en majesté.
- 3 La première image forte qui s'impose – dans tous les sens du terme – est la statuette de la Grande Déesse de Çatal Hüyük (Anatolie, Turquie), datant du VII^e millénaire av. J.-C. : une femme aux formes plantureuses siège sur un trône dont les accoudoirs sont des panthères, entre ses jambes apparaît la tête d'un enfant. Ainsi sont déjà rassemblées et symbolisées les idées de maternité, de royauté et de domination des animaux sauvages. Puis ce sont les déesses maternelles de l'Antiquité, assises et portant un enfant sur leurs genoux (Isis, Déméter, Cybèle), notamment la célèbre figuration d'Isis assise allaitant Horus, représentation qui se diffusera largement en Égypte et bien au-delà dans tout l'Empire romain. L'auteur nous apprend que « Isis » signifie « siège » en égyptien et que ce meuble stylisé est utilisé comme hiéroglyphe du nom de la déesse. Isis est assise sur un trône royal mais elle est elle-même le siège de l'enfant-dieu Horus. Cet « emboîtement » se retrouve très exactement dans le motif de la Vierge en majesté, où Marie est nommée « Siège de la Sagesse » (*Sedes Sapientiae*). La démonstration d'une influence de la figuration isiaque sur la figuration mariale est convaincante. Une fresque copte des VI^e-VII^e siècles représentant la Vierge allaitant ressemble de manière

frappante à une fresque égyptienne tardive (Fayoum, III^e-IV^e s.) figurant Isis allaitant Harpocrate (Horus) (fig. 62 et 63, p. 101). On sait, notamment grâce à l'égyptologue Christiane Desroches-Noblecourt, que la culture copte a christianisé nombre de motifs iconographiques de la mythologie égyptienne : Horus transformé en saint Georges sauroctone, Anubis en saint Christophe psychopompe et Thot-Hermès en archange Michel peseur d'âmes. Une autre influence très probable est celle des statuettes gallo-romaines de déesses-mères, les *Matres*, représentant une femme assise portant sur ses genoux un ou deux enfants, qu'elle allaite ou non. On peut regretter sur ce point que l'auteur n'ait pas puisé dans le beau corpus de statuettes gallo-romaines du Musée de Saint-Germain-en-Laye. On aurait mieux compris pourquoi, comme le rapporte Anne Gersten (p. 121), la découverte de telles statuettes dans des champs ou près de fontaines a été interprétée par les chrétiens du Moyen Âge et même plus tard comme des statues miraculeuses de la Vierge Marie tenant l'Enfant-Jésus.

- 4 La seconde partie de l'ouvrage présente le motif iconographique de la Vierge en majesté et sa signification théologique. Celle-ci remonte au concile d'Éphèse (431), qui proclama le dogme de Marie « Mère de Dieu », un an après la mort de saint Augustin, lequel décrivait Marie comme « mère de Dieu, temple du verbe incarné, trône de Dieu ». La représentation iconographique est antérieure puisqu'une Vierge à l'Enfant assise est attestée sur une fresque du III^e siècle dans la catacombe de Sainte-Priscille à Rome. Le motif prit véritablement son essor dans l'art byzantin, où les figurations de l'Empereur et de l'Impératrice avaient déjà adopté cette représentation « en majesté » (personnages assis sur un trône, de face). Parmi les belles représentations de Vierges en majesté, retenons au VI^e siècle le diptyque de Berlin (fig. 59, p. 95, avec un siège décoré de fauves) et un ivoire de Londres (fig. 68, p. 109), tous deux provenant de Constantinople, la célèbre mosaïque de la basilique Saint-Apollinaire-le-Neuf de Ravenne, en 800 une enluminure du Livre de Kells (Irlande), et du X^e au XIII^e siècle une large production de statues de Vierges en majesté dans toute l'Europe. L'auteur souligne la concordance entre le succès du motif iconographique et l'essor du culte marial.
- 5 En fin d'ouvrage, Anne Gersten examine de manière très fine l'abandon du motif à l'époque gothique, aux XIII^e-XIV^e siècles, et les raisons de ce fait. Ce n'est pas que le culte marial diminue, mais il change de nature. Les Vierges en majesté symbolisent la grandeur sacrée de l'Incarnation. Marie est le siège de la Parole incarnée, d'où une figuration hiératique, figée, voire autoritaire, de la femme qui a donné naissance à un Enfant-Dieu, lequel a d'ailleurs souvent un visage presque adulte. Les deux personnages sont représentés de face, regardant les spectateurs. Peu à peu, la représentation va évoluer, s'humaniser, perdre son caractère hiératique : l'Enfant-Jésus prend des traits enfantins, il se met debout sur les genoux de sa mère, la mère et l'enfant se regardent, se sourient, se touchent par des gestes de tendresse. Autrement dit, on représente désormais les sentiments d'amour d'une mère pour son fils, et réciproquement. Les Vierges en majesté vont alors laisser la place aux madones et aux *pietà*, qui représentent la mère aimante et souffrante (*mater dolorosa*), pour son fils mais aussi, par extension, pour l'humanité, comme le développera plus tard la théologie mariale. Il est intéressant de noter une évolution semblable pour les représentations du Christ, depuis le Christ en gloire de l'art roman jusqu'au Crucifié qui s'imposera à partir des XIV^e et XV^e siècles. Le passionnant petit ouvrage d'Anne Gersten permet ainsi au lecteur de

s'interroger sur les liens réciproques entre des images religieuses et des contenus théologiques.